

Lundi 25 février/Bansaï

J'ai bien ri en voyant le guide arriver ce matin : ce n'est pas celui avec qui j'avais négocié ! Lao Loum qui ne connaît rien aux cultures montagnardes d'ici, ni à la nature – il a à peine quinze ans. Très gentil, mais incapable de faire face en cas de problème. Je suis contente de ne pas être partie seule avec lui.

– *Qu'est-ce que c'est ce fruit ? Ça se mange ?*

– *Je ne sais pas. Désolé.*

– *Tu sais depuis quand les arbres sont coupés ?*

– *Non, je ne sais pas, vraiment désolé.*

– *Et cet oiseau, c'est quoi ?*

– *Désolé. Désolé.*

Il ne sait pas non plus où on pourra se ravitailler en eau, ni s'il y a des villages à proximité. Il me regarde avec des yeux ronds. Mes questions le mettent mal à l'aise. Manifestement, on ne l'avait pas prévenu que je voulais faire un reportage, ni que j'avais besoin d'un guide capable de m'instruire et de traduire pour moi ce que disent les habitants. Lui, on lui a expliqué le chemin, il nous guide. Point. Bon.

À midi, repas dans la cabane de deux ouvriers d'une plantation d'hévéas en chantier. Ils campent seuls ici, au milieu de ce désert de terre à vif.

– *Vous travaillez pour qui ?*

– *Une compagnie chinoise.*

– *Vous êtes Laos ?*

– *Chinois.*

Abrutis de soleil, on traverse au pas de course des collines désolées. Souches d'arbres coupés très récemment. Terre à nu. Silence de mort.

Fin de journée

On arrive à Bansaï, village Thaï Leu au bord d'un Mékong que je ne connaissais pas dans cet état. Force vive boueuse et rugissante bordée de roche noire et de larges plages de sable qui seront recouvertes à la saison des pluies. Impression trompeuse d'une nature préservée, quand ce fleuve charrie pourtant chaque jour des tonnes de polluants en provenance directe des industries chinoises. Sur l'autre rive, une jungle dense et foncée. C'est la Birmanie.

Village sur pilotis.

Cochons noirs en liberté.

Sol jonché de merdes et de pisse.

Quand ils nous voient, les enfants deviennent muets et méfiants.



Le chef absent – parti en Chine pour affaires, sur sa barque à moteur –, notre « guide » ne sait pas bien comment s’y prendre. La voisine nous invite à monter chez elle, et à nous installer. Elle a un air avenant, curieux, sincère. On s’assied toutes les deux sur des tabourets bas pour fumer pendant que les autres vont se laver dans le fleuve. Je lui tends le paquet de cigarettes :

– *Ya soup ?*

Elle préfère son tabac maison, roulé comme un énorme pétard, dans une feuille de cahier d’écolier. On se regarde longtemps, on se sourit. C’est la fin de la journée, elle est fatiguée, mais elle reste très belle, très digne, avec ce chignon de cheveux poivre et sel soigneusement noué.

On fume, en regardant dans la même direction, comme des amies.

– *Pourquoi tu es venue ici ?*

Euh. Je suis venue ici pour être là. Comment dire ça ?

– *Où est ton mari ?*

C’est vrai, ça, il est où ?

– *Mon mari, je ne l’ai pas encore trouvé. Et toi, ton mari, il est où ?*

– *À la rizière.*

– *Ah.*

On regarde les cochons qui grignotent des tongs laissées au pied de l’escalier.

La nuit tombe, les autres sont rentrés de leur bain. On s’installe dans la maison, autour du foyer – un carré de terre battue. Pas d’ouverture dans le toit pour évacuer la fumée, pas de fenêtre, hormis un petit jour dans une des parois en bambou tressé. Dans un coin, un autel des ancêtres avec fleurs en plastique et guirlandes. Au mur, une publicité sur papier glacé pour une belle voiture rouge.

Un jeune homme apporte un petit poulet pour notre repas. Il sera tué sans un bruit, d’un coup de couteau, dans un coin sombre de la maison. Une femme amène des légumes de son jardin : plusieurs sortes de chou qui seront cuisinés avec la viande coupée en morceaux caoutchouteux et truffés d’escarbilles.

On s’observe tous en souriant. Notre petit groupe se comporte plutôt bien, j’ai l’impression. Assis par terre ou accroupis, beaucoup de villageois sont

là pour voir les falangs. Des enfants, surtout. Quelques femmes, dont une Akha, venue en visite d’un village situé à quelques heures de marche : costume traditionnel, coiffe arborée ostensiblement. Pendant qu’on s’installe pour la nuit – on prend la place des enfants, qui, eux, iront chez les voisins –, chacun de nos gestes et de nos objets, est commenté à voix basse.

Pendant la nuit, je vais faire pipi dehors. Dans une maison à l’écart du bourg, des râles et des bruits mats et réguliers. Je me raconte que c’est le chaman qui vit là. Ou bien une prostituée.

